
L'ÉCOCIDE CONTEMPORAIN COMME RACINE SOCIÉTALE DE LA VIOLENCE

Intégration aux pratiques psychomotrices de ce méta-cadre.

Texte initialement publié dans la revue de l'Union Professionnelle Belge des Psychomotriciens Francophones (UPBPF), n°32, mars 2022, pp. 20-28. Texte issu de l'intervention lors du colloque : « Le psychomotricien face à l'agressivité. Face à la violence... Pratiques institutionnelles et résonance psychomotrice » (UPBPF).

Par Laurent Lievens

Psychomotricien, Sociologue

Chercheur transdisciplinaire, chargé de cours invité UCLouvain

« Il y a trois sortes de violence. La première, mère de toutes les autres, est la violence institutionnelle, celle qui légalise et perpétue les dominations, les oppressions et les exploitations, celle qui écrase et lamine des millions d'Hommes dans ses rouages silencieux et bien huilés. La seconde est la violence révolutionnaire, qui naît de la volonté d'abolir la première. La troisième est la violence répressive, qui a pour objet d'étouffer la seconde en se faisant l'auxiliaire et la complice de la première violence, celle qui engendre toutes les autres. Il n'y a pas de pire hypocrisie de n'appeler violence que la seconde, en feignant d'oublier la première, qui la fait naître, et la troisième qui la tue. »

Don Helder Camara

Je vous propose tout d'abord un voyage en trois temps afin de nous décentrer et d'élargir le propos : être *lucide* sur l'état du monde, poser un *choix*, soigner et ajuster nos *actes*.

Nous ferons le pont entre la sphère sociétale et la salle de psychomotricité. Car si nous n'intégrons pas une série de constats liés au cadre planétaire, notre métier risque de louper l'essentiel et nos propositions de perdre en pertinence. J'estime que le métier de psychomotricien est fondamentalement un métier d'avenir à condition qu'il intègre et s'aligne sur une perspective ajustée de cet avenir. Dans le cas contraire, il nourrira - comme une majorité d'emplois, d'organisations, d'institutions - le problème.

Il s'agira ensuite de proposer des pistes de réflexions et d'actions pour notre pratique, susceptibles de donner lieu à un vaste programme de recherche.

GAGNER EN LUCIDITÉ

Notre premier pas est celui qui convoque la lucidité : ouvrir le regard et percevoir le monde qui nous entoure. Par simplification, je choisis ici une approche binaire me permettant de déceler deux énergies, deux orientations, deux polarités bien nettes dans leur essence. Elles donnent lieu à deux *topos*, deux mondes idéal-typiques au sens du sociologue Max Weber.

Je qualifie le premier de « *monde du pouvoir sur* ». C'est là où la relation - avec soi, avec l'autre, avec les êtres et les choses - se donne à voir comme une main qui se ferme pour saisir. Paradoxalement, ce monde du pouvoir *sur* est par essence celui des impuissants : celui où pour exister, j'ai à agripper, enfermer, et consommer l'autre. Je remplis alors mon vide par des possessions, des images, de l'accumulation. J'accapare,

je prends, je viole, je parasite, j'écrase. Que l'autre ait la forme de l'enfant, de l'adulte, du vieux, du malade, du fragile, du vulnérable, de l'étranger, mais aussi du sol, des océans, de l'oiseau, du serpent, du climat, de l'air, de l'eau, du silence, etc., cela n'y change rien.

En économie, nous qualifions ce rapport au monde de *jeu à somme nulle* : tout ce que je prends, c'est autant que l'autre n'aura pas. C'est le monde du gagnant-perdant, le monde où l'on prend au sérieux la compétition. Sur un plan plus macro, c'est le monde du capitalisme et du néolibéralisme, de l'extractivisme et du productivisme, de la financiarisation et de la marchandisation de la planète et du vivant. C'est le monde de la poursuite de la croissance sans limite où le plaisir matérialiste et consumériste sert de boussole. C'est le monde hérité du patriarcat et du colonialisme (Servigne, Luyckx, Stevens, 2020). C'est le monde où l'on se rassure en étiquetant tout, en définissant un normal étrié dans lequel tous et toutes doivent se modeler.

Ce monde broie l'ensemble du vivant et donne lieu aux rapports du GIEC¹, à la mort systématique des sols, au burn-out généralisé, aux inégalités les plus obscènes, aux épidémies mondiales dont la covid n'est sans doute pas la dernière. C'est le monde du rouleau compresseur de la Méga-machine (Munford, 1950) qui provoque structurellement *l'écocide* (la destruction de la planète) et le *biocide* (la destruction du vivant) (Chevalier, 2021) :

- L'indice Planète Vivante (WWF) 2020 indique une chute moyenne de 68 % des populations de mammifères, oiseaux, amphibiens, reptiles et poissons en 50 ans ;
- Le dernier rapport du GIEC indique que la concentration de CO2 est la plus élevée depuis au moins 2 millions (!) d'années, suite aux activités humaines ;
- Un rapport de la Banque Mondiale de 2018 évoque que le changement climatique va transformer plus de 143 millions de personnes en réfugiés climatiques, tandis qu'un rapport de l'ONU table sur 250 millions de personnes d'ici 2050 ;
- Le rapport Planète Vivante de 2014 analyse que si tous les habitants du monde vivaient comme un Belge, l'humanité aurait besoin de 4,3 planètes pour subvenir à ses besoins. Cela appelle donc une diminution de plus de 4 fois notre consommation !

Cette liste est non exhaustive et témoigne de la multiplicité des crises dont le changement climatique est un symptôme parmi d'autres.

Ce monde ne cesse(ra) pas de s'effondrer (Servigne, Stevens, Chapelle, 2018). Ce monde est déjà mort mais ne le sait pas ou ne veut pas le savoir ni l'admettre. Il s'empresse - pour ne surtout pas muter - de proposer toute une gamme de fausses solutions technologiques, numériques, transhumanistes. Autant de fausses directions délétères car sans décroissance matérielle et énergétique conséquente, et sans poésie, sans mystère, sans beauté, nous continuerons à rendre la planète de plus en plus vite inhabitable (Albrecht, 2020).

Je qualifie le second de « *monde de la puissance* ». Il est aussi possible d'y rencontrer le pouvoir, mais c'est le pouvoir *de* et non le pouvoir *sur*. Ce monde est inscrit dans le vivant et fonctionne selon ses logiques : la jeune pousse qui sort de terre, du tout petit au plus complexe, la croissance naturellement limitée, les cycles de vie et de mort. Très peu de *jeux à somme nulle*, surtout de la coopération et de la symbiose, dans des relations tissées. La compétition est enchâssée dans une large base de coopération. Ce monde se construit *par le dedans* et non par l'extérieur. Il ne s'érige pas en tirant dessus pour qu'il grandisse, mais par les strates successives qui se déposent et constituent une colonne. Un monde enraciné dans le sol, en appui dans le réel et non dans les concepts. Il suffit de regarder un arbre, il suffit de regarder une colonne vertébrale, il suffit.

Ce monde est celui de l'épaississement de l'être et de son déploiement en adéquation avec le mouvement de l'univers. Bergson, Spinoza, Nietzsche l'ont mis au centre de leurs ontologies en parlant notamment d'énergie vitale. Ce monde est celui de la danse des polarités, de la joie toute épicurienne ou spinozienne en guise d'éthique personnelle. C'est d'ailleurs le monde originel de l'approche psychomotrice, qui n'est ni Bisounours ni perché. On y sait que l'usage protecteur de la force est parfois nécessaire, que la limite libère et que l'humain est un être de liens.

¹ Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat

Ces deux mondes ne sont pas séparés. Ils se trament dans une infinie palette de nuances dès que l'on se rend perméable aux situations concrètes. On les traverse partout, on les rencontre, on s'y installe plusieurs fois dans nos journées. Dans le réel, pas de tout blanc ou tout noir. Juste des nuances multiples non binaires, contextuelles, situationnelles.

S'ils ne sont pas séparés, ils ne sont cependant ni côte à côte, ni équilibrés : le premier s'est répandu partout, devenu règle du jeu planétaire, devenu cadre de nos vies, pris au sérieux en tant que réalité par tous les pouvoirs... Le second monde – bien plus ancestral car organique, viscéral – semble en veille, avec quelques feux ici et là, parfois même éteint. Et il le sera bientôt si nous laissons perdurer le premier monde dans les dix ou vingt prochaines années.

Nous sommes baignés dans et par ce premier monde écocidaire et toutes nos constructions organisationnelles en sont pétrées. À la manière d'une fractale, la même logique se retrouve, peu importe l'échelle : au niveau individuel, relationnel, groupal, organisationnel, institutionnel. (Re)lire Ivan Illich² et son analyse institutionnelle des contre-productivités : à un moment l'école abêtit, l'hôpital rend malade, la communication isole, le soin abîme, etc.

À tous les étages, la coloration habituelle, principale, injonctive est celle du pouvoir *sur*. Prendre le contrôle de mon corps, diriger la relation, être en haut de la pyramide, surtout ne pas être en bas de l'échelle, etc. C'est aussi le monde orwellien où les mots affichés veulent dire l'inverse, où les signifiants se vident de sens. La destruction du vivant est maintenant possible derrière l'écran de fumée verte, durable, éthique, responsable, engagée. La pleine conscience, la méditation, la résilience, la transition, la spiritualité, toutes seront vidées de leur sens profond, aplaties et linéarisées pour entrer au service du pouvoir, pour dresser, rendre docile, et continuer à entretenir le cadavre civilisationnel. Le premier monde a bien senti la puissance derrière toutes les traces du second et tente de se les approprier.

Je le redis, le premier monde englobe le second, il est partout, à l'image de la *Peste* camusienne. Il se répand en cascade, des plus hauts sommets jusque dans les vallées, des lieux institutionnels vers les organisations, les groupes, les relations. Chacun endossant à certains moments une fonction de courroie de transmission, consciente ou non.

La violence est là, d'abord ! Héritée d'une mégastructure qui percole à tous les étages, qui éduque, enseigne, oriente, dirige vers sa logique propre. La violence du pouvoir sur l'autre, la violence d'un système qui en comprime un autre, la violence du mensonge d'une solution technoscientifique, la violence de l'écocide de plus en plus perceptible et insupportable pour nos êtres profonds. Arrêter la destruction du vivant en cours doit devenir notre première préoccupation collective, tous et toutes, aujourd'hui, sinon il n'y aura pas de *demain enchanté*, ni de *demain*.

Dans notre pratique de psychomotriciennes et psychomotriciens, nous avons, selon moi, le devoir d'être lucides sur cette situation et de l'avoir intégrée. Je ne parle pas ici d'avoir simplement l'idée flottante que « la planète est en danger », mais d'avoir pris la mesure de ce que la science nous indique avec de plus en plus de force, de l'avoir in-corporée, mise au-dedans. Et si vous n'êtes pas passé (ou êtes encore) dans une phase de profond désespoir, de révolte, de dégoût, etc., c'est que cette réalité n'a pas encore atteint votre être profond, vos tripes, votre *âme*. C'est que vous résidez encore – comme une majorité d'institutions, d'organisations, de groupes – dans l'ignorance ou le déni.

Je vous invite à être lucides sur cela, être au clair avec ces deux énergies antagonistes, au-delà des querelles de mots, des signifiants, des clés de lecture. Sentir en dedans qu'un monde tend à me réduire tandis que l'autre *m'épaissit*. Sans cette lecture, le risque est de se perdre dans les situations, dans les oppositions de points de vue, dans l'anecdotique parfois. Se rassembler, de soi à soi, d'abord.

Nous parlons bien ici d'idéal-type, d'orientation particulière, d'énergie, etc. Et il n'est pas nécessaire pour envisager la suite du propos, de parvenir à classer chaque être, chaque centre, chaque équipe ou organisation dans l'un ou l'autre des mondes. À nouveau, ces deux mondes-énergies circulent, se côtoient, et

² Pour une introduction, le lecteur pourra se référer à ces trois ouvrages réédités : "La convivialité" (2014), "Une société sans école" (2015), "Némésis médicale. L'expropriation de la santé" (2021)

l'on peut avant tout *sentir* la coloration d'une situation, d'un moment, d'un échange, d'une séance. Garder l'hypothèse que chacun fait de son mieux avec ce qu'il peut, que chacun tente – avec des modalités parfois catastrophiques – de répondre aux besoins que nous avons tous en commun.

CHOISIR UN POSITIONNEMENT

Le deuxième pas du chemin est celui du positionnement. Ici, je vous invite à ne garder aucune nuance. Quel est le choix que je laisse pousser en moi et que j'arrose ? À ce niveau, je ne peux pas nourrir les deux mondes, je ne peux pas *et* avancer *et* reculer, je ne peux pas regarder dans deux directions opposées. Mon positionnement *existentiel* – celui du fond du ventre, qui colore le reste – dit quelque chose de notre unité, indivisible à cet endroit. Et dès que la lucidité a éclairé notre perception, vient la question intime, personnelle, douloureuse : à quel monde fais-je allégeance ? Et jusqu'où faut-il attendre pour qu'il soit suffisamment trop tard pour s'asseoir dans ce second monde et lutter activement contre le premier ?

Temps de pause, de respiration. La question ne s'adresse pas au mental. Laisser monter la chose des abysses de mon être. Accueillir. Ni optimisme, ni pessimisme, juste le tragique qui observe ce qui est et choisi.

Nourrir le deuxième monde passe par un choix, parfois fugace, parfois temporaire. Mais l'allégeance du *genou en terre* ne se fait pas sans conscience. J'ai à dire *non* au premier monde pour dire *oui* au second et cela se passe d'abord dans mon ventre. Car ne pas se poser la question, laisser se poursuivre l'existant, quitter la lucidité me place *de facto* dans le premier monde, le plus opérant, le plus recouvrant. C'est la pente contemporaine d'aller dans cette direction.

Même si la réaction est saine, il ne s'agit pas de retourner directement la table, de partir en guerre, de militer partout, de s'agiter. Mais de conclure l'accord avec soi : *désormais le vieux monde ne passera plus à travers moi*. Le choix me met debout, me dresse face à la Méga-machine (Scheidler, 2020), me fait sentir son souffle, me fait garder les yeux ouverts. Peut-être que rien ne sera visible, que rien ne semblera changé dans mon attitude, mon quotidien.

Et pourtant tout aura changé.

AJUSTER SES ACTES

Résumons-nous. Si le premier monde comporte et induit une violence extrême, constante, totale vis-à-vis des vivants et de la vie, le second monde s'installe dans un tout autre rapport de symbiose. Lorsque je fais allégeance au second, je m'aligne sur les logiques du vivant, mais – et c'est fondamental de le comprendre – je me décale, me désaxe, me mets en porte-à-faux par rapport aux logiques du premier monde qui m'englobe de partout. J'acte un contre-système au sein d'un système, deux directions opposées, deux élans divergents. À un endroit, à une échelle, une déchirure s'opère, obligatoirement.

Par exemple, l'institutionnel (l'Europe, la Commission, l'État, etc.) me demande des bilans, des rapports d'efficacité, des résultats mesurables afin d'être encore financés. Le poison est injecté, par au-dessus, et percole jusqu'à mon organisation (une école, un centre de soins, un hôpital, etc.), qui va répercuter l'exigence sur le niveau en dessous (les équipes, les départements), qui à son tour le répercute en dessous (sur les intervenants, les ouvriers, les enseignants). Tous les métiers du soin vivent ici le drame d'être pris en tenaille entre des bénéficiaires pour qui des logiques du vivant sont requises, et les injonctions venant d'en haut qui induisent très souvent ses logiques toxiques. Combien de fois entendons-nous que « nous ne pouvons plus exercer nos métiers » ?

Si je fais barrière au premier monde vis-à-vis du bénéficiaire, alors le danger est que la déchirure s'opère *en moi*, au sein de mon système interne, activant la pente du burn-out du soignant. Il y a pour chacun un soin immense à porter à cette question : à quel endroit – aujourd'hui – mettre la déchirure ? À quel endroit vais-je dès lors laisser s'infuser la violence intrinsèque du méta-système, du premier monde ?

Et comme la vie pousse *par le bas*, par en dessous (d'abord une graine, puis une jeune pousse, puis deux tiges, etc.), l'idéal est d'éloigner le plus loin possible vers le haut cette déchirure. De pouvoir avoir une équipe qui fait membrane de protection, ou un service entier, ou toute l'organisation, etc.

Pour le dire autrement, la strate du dessus doit être directement au service de celle du dessous : l'institution au service de l'organisation, l'organisation au service des équipes, elles-mêmes au service des personnes, elles-mêmes enfin au service des bénéficiaires. Le schéma inverse s'appelle du parasitisme, et ne pas faire membrane de protection conduit mécaniquement à devenir une courroie de transmission du premier monde qui broie, jusqu'au niveau le plus *vulnérable*, jusqu'au bénéficiaire souvent.

Dans mes accompagnements d'équipes actives dans l'aide à la jeunesse et le travail de rue, j'ai chaque fois eu à remettre au plus haut cette déchirure, et dû nécessairement les aider à construire un *écran* – en travestissant souvent la réalité pour rester *dans les cases* – face aux injonctions et demandes d'en haut. Il s'agit de trouver comment continuer à faire son travail ancré dans l'intention du second monde, tout en *nourrissant la Méga-machine* pour qu'elle ne nous dévore pas. C'est trouver comment protéger et préserver les jeunes pousses du vivant – que ce soit chez les enfants, les adultes, les personnes en fin de vie – afin qu'elles ne soient pas directement arrachées pour non-conformité. On s'inspire de tout l'univers des hackers et de la piraterie pour entrer en résistance. On adopte l'éthique des *compagnons du devoir* pour qui les normes d'un travail de qualité sont issues de la matière, du savoir-faire, de l'expérience accumulée, et surtout pas d'une logique bureaucratique et normative.

Ensuite, si nous faisons allégeance au second monde, deux mouvements généraux seront nécessaires à toutes les échelles possibles :

Un mouvement de co-construction. Celui de bâtir les zones, moments, lisières, espaces du second monde, en partant - non pas d'une Idée - mais du réel, du petit, des jeunes pousses, de l'existant. Contribuer à protéger le vivant, permettre à des Êtres d'accoucher de qui ils sont, véritable programme nietzschéen ! Souvenons-nous que nous sommes encore englobés dans le premier monde, presque partout. Le passage du premier monde au second est un changement racine, paradigmatique, et ne peut pas se concevoir avec les recettes du premier. Ce sera sans doute imprévisible, inattendu, vivant, bordélique, agressif, cacophonique, instable. Cela passe par des initiatives de transition, par des ZAD (zones à défendre), par des jardins partagés et des habitats groupés, par des coopératives, par des monnaies alternatives, etc. Au niveau de mes séances d'accompagnement, comment laisser place à autre chose, comment permettre une remise en lien entre le bénéficiaire et le vivant ? Est-ce qu'une séance dans une salle, avec du matériel en plastique permet cette reconnexion ontologique au vivant ? Je pense que nous avons grand besoin d'une *psychomotricité du sauvage* où la rencontre avec l'abeille, le crottin de cheval, le vent, la pluie, l'odeur, le ver de terre sont au rendez-vous.

Un mouvement de co-déconstruction et de co-destruction. Celui de limiter au maximum l'expansion du premier monde, de lui ôter ses racines, d'empêcher les rejets, de le remettre à la niche, avec force souvent. Le risque contemporain est de « juste » tenter de se débrancher du premier monde, et de construire du bon par le second, de se créer des petits îlots. Si cela est fondamental, c'est totalement insuffisant, le rouleau compresseur de la Méga-machine s'accommodera et ingurgitera sans peine ces îlots et continuera à dévitaliser tout le reste. A côté des bâtisseurs, des jardiniers, des artisans du poétique, il nous faut aussi des combattants, des guerriers. Et pas uniquement des *guerriers de lumière*, des guerriers pacifiques. Des luttes sont à mener, des corps sont à mettre en jeu, des conflits et des combats sont à tenir, sur le plan des idées, sur le plan matériel, sur le plan organisationnel. Le second monde n'est pas une place pour les Bisounours, n'est pas non plus une place pour les *perchés*, nous avons besoin d'un ancrage dans la matière, dans le réel situationnel. Comment en tant que psychomotriciens pouvons-nous accompagner cela ? Comment ne pas étouffer les colères légitimes chez les bénéficiaires ?

N'étant pas des *cerveaux sur pattes*, nous fonctionnons notamment grâce à notre moteur émotionnel. Et face à l'effondrement en cours (Gori, 2022) hérité du premier monde, une palette d'émotions et de réactions surgissent, allant du désespoir au déni, en passant par la colère (Baker 2016). Dans le premier monde la colère n'est pas admissible, il nous faut être policés, gentils, normés, adéquats, le tout pour mieux masquer

la violence intrinsèque à tous les étages. Le second monde nécessite chez chacun d'appivoiser son agressivité, de pouvoir poser la limite, de percevoir que nos choix sont politiques, existentiels. Il nécessite toute la palette d'émotions, et toute la verticalité dont les humains sont capables, reliant Terre et Ciel, debout dans notre puissance. C'est notamment cela que nous avons à permettre aux bénéficiaires de notre métier.

Le choix entre ces deux mouvements se fera chez chacun, en soi, avec soi, en fonction des situations rencontrées (Escobar, 2018). Sans doute qu'une boussole personnelle sera celle de la *joie* spinozienne, qualité intérieure découlant d'un alignement de notre être avec notre âme, à ne surtout pas confondre avec la jouissance consumériste parfaitement insoutenable mais prônée en masse par le premier monde. Il s'agit de pouvoir massivement se désenliser du *burger et du smartphone*, versions modernes du *pain et des jeux* antiques.

Est-ce que pour l'instant je me sens en joie dans la construction d'îlots, et/ou dans la lutte contre le saccage du premier monde ? Question simple car le choix vient à nouveau du ventre. La tête permettra *ensuite* d'organiser intelligemment la chose.

Ici la nuance revient, celle qui permet de composer, de ne pas implorer. Celle qui ne me place pas du côté du pouvoir *sur*. Celle qui me remet en humilité et m'invite dans la mise en acte. Dans le pas suivant. Si je peux être souverain au niveau de mon choix, mon royaume s'arrête là et j'ai à composer avec l'autre lorsque je m'engage par les actes.

REMETTRE LE TRAVAIL SUR LE MÉTIER POUR METTRE LE MÉTIER AU TRAVAIL

Au travers de la *lucidité*, puis d'un *positionnement*, et de l'*ajustement des actes*, nous avons jusqu'ici posé un cadre large dont l'intégration à toute pratique – et *a fortiori* la pratique psychomotrice – est requise. Soulignons-le, conserver une planète habitable n'est pas une lubie écologiste, mais une simple (et complexe) question existentielle et sociétale dont nous ne pouvons pas faire l'économie, qui se pose déjà et se posera avec force dans les années à venir. Et la mutation paradigmatique, sociétale, culturelle est telle qu'il n'est pas du tout certain que l'humanité y arrive. C'est, en psychomotricité, notamment la question fondamentale de la limite et il est certain que notre civilisation ne l'a absolument pas intégrée.

La situation d'écocide – induite par un rapport au vivant issu du premier monde – constitue une racine fondamentale de toute une violence à laquelle nous sommes confrontés et que nous transférons malgré nous. La situation est d'ailleurs perçue³ par de plus en plus de bénéficiaires, notamment des enfants, souffrant par exemple de solastalgie (ou éco-anxiété) et de désespoir. Il n'est pas du tout exclu que les demandes de soin pour des souffrances de ce type explosent dans les années à venir et seront sans doute inaudibles, incomprises, simplifiées, dédramatisées par les tenants du premier monde.

En tant que professionnels, nous sommes également une courroie de transmission de la violence du premier monde lorsque nous appliquons ses logiques sans distance : comment me positionner face aux demandes de parents, d'écoles, de centre PMS lorsqu'ils souhaitent une prise en charge susceptible de mieux adapter l'enfant aux cadres institutionnels ? Au service de quoi – et de quel monde – suis-je en train d'œuvrer ? Comment me positionner lorsque *jamaïs*³ ne m'est demandé d'adapter l'enfant à la forêt, à l'abeille, à la pluie, à faire du feu, à se construire une cabane, à contempler les étoiles (Morin, 2015) ? Comment garder la dignité de la personne en fin de vie lorsqu'elle est comprimée dans une organisation qui doit rester rentable ? Par quels chemins semer des graines pour que les êtres goûtent et incorporent du *libre et sauvage* (Chapelle, 2015) ?

Atout majeur cependant, la psychomotricité s'inscrit historiquement et par nature dans le deuxième monde, via son approche systémique incluant l'humain dans ses relations, via sa volonté d'accueil inconditionnel et sa non-normativité, via la vision de l'humain comme un ensemble comportant pensées, émotions, actions, langage, symbolisme, etc. Comme tous les éléments de ce monde-là, elle est traversée, menacée, écrasée par

³ Notamment par mon expérience dans des accompagnements avec ma collègue, Anne Fontaine, que je remercie ici pour sa précieuse contribution à toutes ces réflexions.

le premier monde, elle subit les pressions, perçoit qu'elle dépend encore de la Méga-machine pour exister. Le risque est de se faire mordre, de devenir docile, de lâcher la main au second monde, d'abdiquer et d'y perdre son âme.

La question par exemple de la reconnaissance peut s'analyser par ce prisme : c'est bien la reconnaissance par le premier monde qui est actuellement recherchée. Celui qui est au pouvoir et qui pilote les institutions, celui qui peut également activer des leviers financiers pour des remboursements. La question est de savoir quel est le prix à payer. Si je parle au départ du second monde, j'invite à envisager que la reconnaissance et la légitimité sont d'abord données par le « bas ». Ce sont les bénéficiaires qui nous signifient notre légitimité, pas l'autorité venue d'en haut. Ce sont bien des choix politiques qui ne vont pas de soi et qui appellent sans doute à ouvrir les possibles : par exemple la mise en œuvre d'autres mécanismes de solidarité pour permettre l'accès aux bénéficiaires en difficulté financière. On peut alors mettre un peu de distance existentielle avec cette reconnaissance, pour y voir une simple stratégie sans doute nécessaire mais ne signifiant rien pour le cœur de la profession.

Nous voyons beaucoup plus d'intérêt dans le fait que la psychomotricité s'interroge en profondeur, se remette au travail pour se positionner face aux conséquences de l'écocide et de la violence du premier monde. Qu'elle puisse intégrer dans sa philosophie et ses pratiques toutes les mises à jour indispensables. Ceci ouvre la voie à un programme de recherche d'où découlerait un programme d'enseignement et de pratique du métier renouvelé. Nous plaçons également par là pour une véritable position politique de la profession, l'inscrivant explicitement dans le second monde et lui permettant – en tant que profession – de réaliser cette membrane de protection. Ce serait donc en tant qu'approche du soin que la psychomotricité viendrait rejeter vers le haut la déchirure dont nous parlions. Dans le cas contraire, le risque est que l'outil magnifique qu'est ce métier soit progressivement mis au service de la reproduction du premier monde, que son contenu soit décoloré, à l'image de ce qu'il advient de la sophrologie, de la méditation, de la pleine conscience, de la communication non-violente, etc., souvent devenus simples outils pour continuer le dramatique business-as-usuel malgré toutes les bonnes intentions.

Pour terminer, voici une série de questions susceptibles de nourrir un programme de recherche et de pratique de terrain. Ces questions tracent deux axes complémentaires : celui de la nécessité de s'enraciner dans le second monde et celui de la nécessaire lutte contre le premier monde écocide.

- En tant que personne, comment avez-vous incorporé la situation d'écocide et son lien intime avec notre mode de vie occidental ? Comment avez-vous métabolisé les émotions difficiles pour vous ? Quels actes posez-vous pour aller dans le sens d'une décroissance matérielle et énergétique (Lievens, 2022) ?
- En tant que professionnel, au service de quel monde êtes-vous en train d'exercer ? (Pour rappel, on ne peut nourrir conjointement les deux mondes.)
- Comment fonctionner dans des institutions, des équipes, des organisations qui n'ont pas cette lecture du monde et agissent à perpétuer le premier monde ?
- Comment intégrez-vous l'accueil de l'autre en période de crise ? En période d'épidémie ? En période de raréfaction des ressources ?
- Que mettez-vous en place dans votre métier et votre accompagnement pour réduire l'écart entre le vivant et une salle *Wesco* ?
- Où sont concrètement les contacts avec les abeilles, les crapauds, les chats, la pluie, le vent, la nuit, le bois, dans vos séances ?
- Comment accueillez-vous les états de solastalgie chez vos bénéficiaires ? Comment accueillez-vous le désespoir, sans mentir ou minimiser le sujet de l'écocide ?
- Comment rendre votre accompagnement en psychomotricité soutenable, résilient, ajusté vis-à-vis de la situation d'écocide ?
- Comment permettez-vous aux bénéficiaires d'être résilients dans l'époque obscure qui est là et s'accroît ?
- Comment êtes-vous positionnés vis-à-vis des attentes du premier monde sur vos bénéficiaires ?
- Comment pouvez-vous articuler pour les enfants, le besoin de respecter les cadres et la nécessité de désobéir aux cadres toxiques hérités du premier monde ?

- Comment articuler votre accompagnement pour doter le bénéficiaire d'une interface saine avec le premier monde, tout en lui offrant la possibilité d'exister par le second monde ?
- Quelles compétences, qualités, habilités, sont à susciter et nourrir chez vos bénéficiaires pour qu'ils naviguent dans un monde en crise ?
- Comment s'organiser en tant que praticiens pour pouvoir lutter, se ressourcer, ne pas s'épuiser face aux logiques du premier monde ?
- Comment percevoir et intégrer une perspective de lutte, une conflictualité ?
- Comment s'adresser aux adultes « normaux » pour ré-ouvrir l'accès à la colère féconde, au *libre et sauvage* ?
- Par quels *chemins* intégrer des éthiques alternatives et militantes afin de permettre la mise debout *face* au premier monde ?
- Comment accompagner l'agonie et la mort de ce premier monde, à tous les niveaux ?
- Quelle tension entre neutralité et engagement, dans l'accompagnement, dans ce qu'on induit ?
- Comment rééquilibrer et articuler de nouvelles représentations du monde, de nouveaux imaginaires, de nouvelles balises culturelles (le triptyque *mythos, logos, nomos*) ?
- Comment aller plus loin dans la perspective holistique de notre prise en charge, en abordant le corps en lien avec l'esprit et avec l'âme (le triptyque *soma, psyché, pneuma*) ?
- Comment intégrer dans les fondements du métier des épistémologies alternatives liées à la complexité, à la transdisciplinarité, à des approches anthropologiques (Varela, Morin, Nicolescu, etc.) ?
- Etc.

L'intégration de ces considérations très larges au sein de nos séances, de nos pratiques et de notre métier nous paraissent incontournables si la psychomotricité souhaite maintenir la pertinence et la singularité de son approche du soin. Le défi est considérable mais passionnant.

SOURCES

Albrecht, G., Les émotions de la Terre : des nouveaux mots pour un nouveau monde, éd. Les liens qui libèrent, 2020

Baker, C., L'effondrement – petit guide de résilience en temps de crise, éd. Ecosociété-Résilience, 2016

Chapelle, G., Le Vivant comme modèle. La voie du biomimétisme, éd. Albin Michel, 2015

Chevalier, C., Terre en vue ! Plaidoyer pour un pacte social-écologique, éd. Luc Pire, 2021

Escobar, A., Sentir-penser avec la Terre. Une écologie au-delà de l'Occident, éd. Seuil, 2018

Gori, R., Et si l'effondrement avait déjà eu lieu. L'étrange défaite de nos croyances. éd. Les Liens qui libèrent, 2022

Illich, I., La convivialité, éd. Broché, 2014

Illich, I., Une société sans école, éd. Broché, 2015

Illich, I., Némésis médicale, éd. Broché, 2021

Lievens, L., Décroissance et néodécroissance. L'engagement militant pour sortir de l'économisme, PUL, 2022

Morin, E., Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur, éd. Essais (Poche), 2015

Munford, L., Technique et civilisation, Paris, éd. Seuil, 1950

Servigne, P., Luyckx, Ch., Stevens, R., Aux origines de la catastrophe. Pourquoi en sommes-nous arrivés là ? éd. Les liens qui libèrent, 2020

Scheidler, F., La fin de la mégamachine, éd. Seuil, 2020

Servigne, P., Stevens, R., Chapelle, G., Une autre fin du monde est possible, éd. Seuil, 2018